

Ruiz de Gordejuela, Jesús : *Vivir y morir en México, vida cotidiana en el epistolario de los españoles vasconavarros, 1750-1900*, sl, Editorial Nuevos Aires, 279 p.

Compte rendu par Bernard Lavallé

Bien connu pour de nombreuses études et plusieurs livres sur l'émigration basco-navarraise en Amérique, mais surtout au Mexique depuis l'Indépendance, l'auteur aborde la question dans cet ouvrage à travers les correspondances que les émigrants envoyaient au pays pour y raconter leur aventure, leurs succès, souvent, leurs mésaventures parfois, avec moins de complaisance.

Il rappelle d'abord que l'émigration basque vers ce pays y fut de tout temps relativement sélective et insiste sur l'apport déterminant qu'elle y signifia tout au long de l'histoire mexicaine. Il faut toutefois se souvenir que si à l'époque coloniale Basques et Navarrais avaient joui de conditions à tous égards favorables, voire privilégiées dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, avec l'Indépendance les choses changèrent relativement, comme l'a montré l'auteur dans de précédents ouvrages, et obligèrent les immigrants venus ou revenus après l'Indépendance à des efforts d'adaptation parfois très importants.

Le choix prioritaire, mais non unique, des correspondances privées dans ce livre apporte évidemment un éclairage très particulier sur le phénomène, même si l'auteur souligne, après d'autres, que ceux qui écrivaient étaient en général les émigrants qui avaient réussi ou qui avaient un niveau culturel suffisant pour faire partager leurs expériences à la famille ou aux amis restés au pays.

Le livre est subdivisé en six chapitres qui, après avoir rappelé les causes de l'émigration au Mexique dans les provinces basques, analysent d'abord le voyage, soit au travers de conseils donnés à de futurs émigrants, soit d'après les témoignages très vivants de plusieurs d'entre eux après leur installation au Mexique. Ensuite, ce sont les conditions de la vie au cours du XIX^e siècle, les inconvénients et les surprises dans le pays qui vient d'accéder à l'indépendance et a sur bien des points du mal à s'affirmer, ce qui ne manque pas souvent de choquer les personnes habituées aux normes de vie européennes.

Le chapitre IV présente, toujours selon le même type de sources, les affaires des Basco-navarrais, avec des études plus ponctuelles, comme celles des frères Aguirre à

Tepic, ou des quelques centaines de Basco-navarrais qui parvinrent pratiquement à monopoliser dans la ville de Mexico les moulins, les boulangeries et les fabriques de biscuits.

Le chapitre cinq présente un des aspects qui retenaient le plus l'attention des émigrants et dont ils parlaient souvent dans leurs lettres, c'est-à-dire la violence qui se déchaînait lors des nombreuses guerres civiles ou des révolutions de la postindépendance, mais qui était entretenue aussi par les malfaiteurs agissant seuls ou en bandes organisées, et pour qui les *gachupines*, riches par définition selon eux, étaient des cibles privilégiées. Il n'est pas difficile à l'auteur de citer en exemple et d'exposer en détail de nombreux cas d'agressions et de vols qui contribuaient à faire vivre les Espagnols du Mexique en général, et les Basques en particulier, dans une ambiance d'insécurité et parfois d'angoisse latente, dont les autorités, comme le montre le livre, combattaient la cause avec des résultats, et souvent même une volonté, inégale selon les moments, le contexte politique et les régions.

Le dernier chapitre traite de la question du retour dont la perspective était d'une manière ou d'une autre au cœur des espérances des migrants. J. Ruiz de Gordejuela donne quelques récits de retour mais insiste surtout sur ce qu'il appelle «*el regreso emocional*», c'est-à-dire les œuvres de bienfaisance dont les riches Basques du Mexique entendaient faire bénéficier leur pays d'origine au moyen des envois d'argent qu'ils faisaient à leur village ou à leur ville pour des écoles, des hôpitaux, deux aspects pour eux essentiels, mais aussi des aides à telle église ou à tel couvent, voire la création de confréries.

Le livre est complété, par une série de lettres retranscrites d'émigrants, qui étaient reproduites seulement en citation dans le texte, ainsi que par une vingtaine de pages de photos représentant soit des personnages intervenant dans le corps du livre, soit de leurs haciendas ou de leurs entreprises commerciales.

En conclusion il s'agit là d'un livre intéressant, vivant et alerte et il faut féliciter l'auteur d'avoir montré ce que l'on peut tirer de ce genre de sources, souvent délaissées ou difficiles à localiser, en complément des recherches systématiques de l'histoire économique et sociale telle qu'on la pratique.

02/2012